

de son canapé. Mme Nicard, rouge de colère, ripostait avec son chapeau ; enfin la scène conjugale était arrivée au plus haut degré d'irritation, lorsque, ô prodige ! Cric, qui jusque là était resté sur le parquet, entre les deux parties contendantes, le museau étendu pour mieux respirer la fraîcheur, se leva tout à coup, prit le mouchoir et le porta à M. Nicard.

A cette vue, les deux époux s'arrêtèrent avec surprise, et oublièrent leur querelle pour caresser à l'envi le chien conciliateur qui venait de leur donner une leçon de complaisance. Mme Nicard, à qui elle s'adressait directement, en devint meilleure, à ce qu'assurait son mari. Depuis ce moment aussi, Cric redoubla d'esprit et de pénétration ; c'était chaque jour une surprise nouvelle. Il comprenait tout ce qu'on disait, c'était presque un domestique. Ainsi, à table, il apportait sa serviette à chaque convive qu'on lui nommait. Lorsque c'était quelqu'un qu'il voyait pour la première-fois, on lui disait également son nom, alors il faisait le tour de la table, passait devant ceux qu'il connaissait et s'arrêtait devant l'étranger, certain que ce devait être celui qu'on lui avait désigné, puisque son nom n'appartenait à aucun des convives habituels.

Les amis de la maison lui avaient appris une foule de gentillesques que M. Nicard lui faisait répéter devant le monde, à sa grande satisfaction, car il était fier de son chien, mais au grand déplaisir du pauvre Cric, qui, fatigué de ces exercices continuels, ne manquait jamais de se cacher lorsqu'il voyait arriver quelque figure nouvelle. Ce n'était qu'avec la plus grande peine qu'on le faisait sortir de l'asile où il s'était réfugié contre l'indiscrétion des curieux. Il recevait avec la plus complète indifférence les éloges dont on l'accablait. Les méprisait-il en chien philosophe, ou les trouvait-il payés trop chèrement par la servitude qu'ils lui imposaient ? C'est ce que je ne saurais dire. Mais si l'admiration des étrangers le touchait peu, il se multipliait pour plaire à son maître : il lui servait de commissionnaire, portant ses lettres en ville, et faisant même de petits achats dont on s'amusa à le charger. Il lui arriva à ce sujet une aventure assez singulière que je vais me donner le plaisir de vous conter.

M. Nicard était grand priseur de tabac. Il était surtout fort difficile et pour l'avoir plus frais, à ce qu'il disait, il s'approvisionnait tous les matins chez un marchand fort en crédit à cette époque, dont le bureau donnait sur le boulevard des Italiens. Cric était chargé de cet office. Pour cela, M. Nicard mettait trois sous dans une tabatière vide, que Cric portait chez le marchand. Celui-ci ouvrait la tabatière, la remplissait de tabac, en échange de la monnaie qu'elle contenait, et rendait la boîte à Cric, qui la rapportait au logis, fier et la tête haute comme un messager d'état.

Les choses se passaient ainsi depuis plusieurs mois, lorsqu'un matin on vit revenir Cric l'oreille basse et traînant la queue. Au lieu de remettre la tabatière à son maître, comme il en avait l'habitude, il la déposa sur une chaise et se retira, l'air confus, vers un des coins de l'appartement. M. Nicard prit la tabatière, et fut très surpris de n'y trouver ni tabac, ni argent. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Aurait-on volé Cric, ou le marchand aurait-il fait la mauvaise plaisanterie de le renvoyer la tabatière vide ? Dans le premier cas, on aurait gardé la tabatière ; quant à la seconde supposition, elle était peu vraisemblable. M. Nicard interrogea vainement le malheureux Cric. Celui-ci comprenait, sans nul doute, les questions de son maître ; mais le maître n'avait pas assez de pénétration pour deviner ses réponses, ou plutôt, puisqu'il faut le dire, Cric ne répondait pas. Tout décelait en lui un coupable qui se tait dans l'impuissance de se justifier. Cependant, le lendemain et pendant plusieurs jours de suite, Cric remplissait sans encombre son message ordinaire. Tout cela était oublié : mais la tabatière revint vide une seconde fois. Cric ne se contenta pas ce jour-là de baisser la tête en signe de confusion, il alla se coucher tout tremblant sous un fauteuil, comme un criminel qui se sent en état de récidive.

On ne peut peindre le trouble, l'inquiétude du bon M. Nicard. Sa femme, ses voisins, ses amis, j'étais de ce nombre, furent appelés. On tint conseil, et, à la grande douleur de M. Nicard, les plus graves soupçons s'élevèrent sur la fidélité de Cric. Mme Nicard, lorsqu'elle sortait avec lui, était dans l'usage de lui acheter des gâteaux. Cric recevait de sa main une ou plusieurs pièces de monnaie, qu'il passait à la marchande, en ayant bien soin de se faire donner autant de gâteaux qu'il lui avait remis de sous. Quelquefois la marchande s'amusa à le tromper. Cric réclamait alors et attendait patiemment, mais lorsqu'il voyait que la plaisanterie se prolongeait un peu trop, il sautait sur la boutique et se servait lui-même, prenant ce qui lui revenait, ni plus ni moins. Cette circonstance, jointe à la disparition de la monnaie dans la tabatière, fit penser, non sans quelque raison, que Cric avait fait des gâteaux du tabac de M. Nicard. Il était présumable aussi que la marchande était sa complice ; car, comment croire que Cric pût ouvrir et refermer une tabatière ? La nature n'a donné qu'à l'homme l'adresse des mains, et bien lui en prend ; sans cela, je ne sais pas trop si M. Nicard n'aurait pas fini par aller chercher le tabac de son chien.

Quoi qu'il en soit, il fut décidé qu'on surveillerait les pas de Cric, et que si le délit était prouvé, il serait puni dans toute la rigueur de la parole de l'Ecclésiaste :

“ *Qui bene amat bene castigat.*  
“ *Qui aime bien châtie bien.* ”